

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume XIV - Numéro 25 Juin 2023 ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Grégoire TRAORÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 01 03 01 08 85

(+225) 01 03 47 11 75

(+225) 01 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Grégoire TRAORÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr Éric Inespéré KOFFI**, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Donissongui SORO, Professeur des Universités, Philosophie antique, Philosophie de l'éducation Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Nicolas Kolotioloma YEO, Professeur des Universités, Philosophie antique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Secrétaire de rédaction : **Dr Kouassi Honoré ELLA**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr Kouadio Victorien EKPO**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Dr Faloukou DOSSO**, Maître de Conférences
Dr Kouassi Marcellin AGBRA, Maître de Conférences
Dr Alexis Koffi KOFFI, Maître de Conférences
Dr Chantal PALÉ-KOUTOUAN, Maître-assistant
Dr Amed Karamoko SANOGO, Maître de Conférences

SOMMAIRE

1. Étude sur les ressources mobilisées par des élèves-maîtres dans leur exercice à la réflexivité en formation initiale Amadou Yoro NIANG	1
2. Rousseau et la prévention du terrorisme contemporain Seydou KONÉ	23
3. Jean-Paul Sartre entre littérature et philosophie Dimitri OVENANGA-KOUMOU	43
4. Langage fictionnel et dispositif conceptuel chez John SEARLE Ghislain Thierry MAGUÉSSA ÉBOMÉ.....	61
5. La Poésie humaniste dans <i>Les Destinées</i> d'Alfred de VIGNY et <i>Les Contemplations</i> de Victor HUGO : une poésie philosophique Kouakou Bernard AHO	81
6. L'implicite de la thèse marxienne de l'inséparabilité de l'homme et de la nature Boubakar MAIZOUMBOU	101
7. Liberté et responsabilité chez Jean-Paul SARTRE Lago II Simplicite TAGRO.....	117
8. Le terrorisme et la révolution de l'engagement politique : Pistes pour une riposte efficace Ayouba LAWANI	133
9. Penser et panser la perte de la biodiversité en Afrique à la lumière des soubassements ontologiques et du savoir-faire des traditions africaines Roger TAMBANGA	149
10. La faillite des partis politiques au Mali Baba SISSOKO	169
11. L'élitisme politique de Platon en question Albert ILBOUDO	187
12. L'action comme révélation du qui chez Hannah ARENDT Akpé Victor Stéphane AMAN	207

13. L'éducation comme priorité de l'investissement dans l'humain

Florent MALANDA-KONZO223

14. Représentations sociales liées à l'expression des besoins en formation continue des instituteurs au Bénin

Germain ALLADAKAN239

15. Le terrorisme islamiste sur la balance de la philosophie des Lumières

Issoufou COMPAORÉ257

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

L'IMPLICITE DE LA THÈSE MARXIENNE DE L'INSÉPARABILITÉ DE L'HOMME ET DE LA NATURE

Boubakar MAIZOUMBOU

Université Abdou Moumouni de Niamey (Niger)

boubakarmah@gmail.com

Résumé :

La thèse marxienne de l'inséparabilité de l'homme et de la nature consiste à définir l'homme comme être de la nature. Par cette thèse, Marx veut montrer que l'homme perd sa naturalité dans les rapports de production capitalistes. Ce texte met en exergue le sens caché de la thèse marxienne sur la naturalité de l'homme. Pour ce faire, notre réflexion se penche, dans un premier moment, sur la définition de l'homme comme être de la nature. Ce qui permet de dégager, dans un deuxième moment, la vraie signification de cette définition. Et, dans le troisième moment, il s'agit de montrer que même identique à la nature, l'homme y fait face comme un être à la fois passif et actif.

Mots-clés : Dénaturation, Désobjectivation, Homme, Nature, Production capitaliste.

Abstract :

The Marxian thesis of the inseparability of man and nature consists in defining man as a being of nature. With this thesis, Marx wants to show that man loses his naturalness in the capitalist relations of production. This text attempts to highlight this implicit aspect of the Marxian thesis on man's naturalness. In order to do so, our reflection first looks at the definition of man as a being of nature. This allows us to identify, in a second moment, the true meaning of this definition. In the third part, we show that even though man is identical to nature, he faces it as both a passive and an active being.

Keywords : Denaturation, Deobjectification, Man, Nature, capitalist Production.

Introduction

La thèse de l'inséparabilité de l'homme et de la nature n'a pas fait l'objet d'un commentaire particulier chez les penseurs marxistes. D'où la réaction de

Serge Cantin qui suggère qu'on revienne sur la conception marxienne de l'homme pour définir l'humanité de l'homme d'aujourd'hui :

Je voudrais m'élever contre un tel traitement que l'on est en passe d'infliger à l'œuvre de Marx, et tenter de montrer, à travers la reprise de la question du statut de l'homme marxien, qu'en dépit de son apparente éclipse de notre champ intellectuel, cette œuvre appartient toujours, qu'on le veuille ou non, à notre horizon politique et qu'elle mérite par conséquent d'être discutée, non seulement sur le plan de sa cohérence interne, mais également à partir de ce qui, dans notre présent postmarxiste, nous place à nouveau devant la tâche impérieuse de définir l'humanité de l'homme. (S. Cantin, 1991, p. 27)

Peut-on dire alors que cette thèse marxienne de l'inséparabilité de l'homme et de la nature n'a pas fait l'objet d'une véritable préoccupation philosophique chez les marxistes ? Pourtant cette thèse traverse presque tous les ouvrages fondamentaux de Marx comme les *Manuscrits de 1844*, *L'Idéologie allemande* et *Le Capital*.

Nous revenons sur cette thèse, dans le cadre de cet article, pour poser la question principale de ce qu'elle implique véritablement chez Marx. De façon précise, que signifie chez Marx la définition de l'homme comme être de la nature ? L'inséparabilité de l'homme et de la nature empêche-t-elle celui-ci d'y faire face en tant qu'être actif ?

Pour analyser ces questions, nous dégageons trois axes de réflexion. Le premier axe traite de la définition chez Marx de l'homme comme être de la nature. Le deuxième analyse l'implication philosophique de cette définition, et le troisième montre que dans l'inséparabilité avec la nature, l'homme se pose face à elle comme un être plus actif que passif.

1. L'homme comme être de la nature

S'il y a une question philosophique qui lie les œuvres de Marx, c'est véritablement celle du rapport de l'homme à la nature. Comme dans les *Manuscrits de 1844*, *L'Idéologie allemande*, dans *Le Capital*, dans sa dernière œuvre, Marx défend sa position en ce qui concerne le rapport de l'homme à la nature. Dans ce rapport, il soutient l'inséparabilité de l'homme et de la nature. Pour justifier notre propos, nous partons d'une approximation entre des phrases

de Marx dans des ouvrages différents, mais qui, en fin de compte, dévoilent toute la thèse marxienne de l'inséparabilité de l'homme et de la nature.

Ainsi, dans les *Manuscrits de 1844* K. Marx (1972, p. 63) écrit : « Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est indissolublement liée à la nature ne signifie pas autre chose sinon que la nature est indissolublement liée avec elle-même, car l'homme est une partie de la nature ». Dans *L'Idéologie allemande* K. Marx (1968, p. 70) soutient que « la première présupposition de toute histoire humaine est naturellement l'existence d'êtres humains vivants » ; ou bien encore qu'« aussi longtemps qu'existent des hommes, leur histoire et celle de la nature se conditionnent réciproquement » (K. Marx, 1968, p. 45).

Qu'est-ce que ces phrases de Marx dans les *Manuscrits de 1844* et dans *L'Idéologie allemande* veulent dire sinon, comme il le réaffirme dans *Le Capital*, que « l'homme ne peut procéder autrement que la nature elle-même » (K. Marx, 1976, p. 47). Dans *Le Capital*, comme dans les ouvrages qui lui sont antérieurs, Marx n'a cessé de soutenir sa thèse de l'inséparabilité de l'homme et de la nature qui consiste à considérer l'homme comme la nature. C'est à partir de cette approche de l'homme comme faisant partie intégrante de la nature, qu'il aborde la question de son être. En somme chez Marx, « l'homme est immédiatement être de la nature » (K. Marx, 1972, p. 136).

C'est une thèse que Gérard Raulet (1982, p. 124) reprend et réaffirme dans son interprétation de la démarche blochienne qui consiste elle-même à expliquer le matérialisme marxiste. Il part de l'idée selon laquelle chez Bloch et chez Marx, l'homme et la nature n'existent que l'un par l'autre, qu'ils se réalisent dans la dialectique de leurs rapports et non dans une dualité où l'homme s'oppose à la nature pour se réaliser. Ainsi qu'il le dit :

Le refus d'une séparation entre Matérialisme historique et Matérialisme dialectique, histoire et nature, le refus aussi d'une démarche qui conduit à ne plus envisager la question de la nature interdit d'envisager le projet humain et le projet naturel autrement que par leur indissociabilité. (G. Raulet, 1982, p. 124).

La continuité de cette thèse dans les ouvrages de Marx fait dire à Franck Fischbach qu'elle

est centrale chez Marx et elle n'a rien d'option d'une jeunesse sur laquelle les écrits de la maturité seraient revenus. Au contraire, Marx devait la maintenir encore et la reprendre telle qu'elle dans l'un des derniers écrits qu'il devait rédiger, ses *Notes marginales sur le « Traité d'économie politique » d'Adolph Wagner*. (F. Fischbach, 2005, p. 33).

Ces notes marginales sur le « Traité d'économie politique » d'Adolph Wagner », sont aussi présentes dans Livre deuxième du *Capital* in K. Marx, *Le Capital*, Op. cit., p. 459-484. Serge Cantin (1991, p. 47) pense la même chose en laissant comprendre qu'il n'y a qu'un seul Marx dont la position philosophique est partie de son naturalisme dans *les Manuscrits de 1844*. À ce propos, il affirme ceci : « (...) je ne crois pas, dit-il, qu'il y ait deux Marx ; il n'y en a qu'un, dont le geste philosophique, pour complexe qu'il soit, trouve néanmoins son principe d'intelligibilité dans le naturalisme des *Manuscrits de 1844* ».

Comme Spinoza avant lui, Marx veut ainsi partir de la nature pour comprendre l'homme. En tant qu'être de la nature, en tant qu'une partie de la nature, l'homme, selon Marx, ne peut être appréhendé autrement que par la nature. Pour défendre cette idée, il part du fait que le premier acte qui nous permet de définir l'homme, comme tout être vivant dans la nature d'ailleurs, est celui de la recherche de la garantie immédiate de sa subsistance. D'où est-ce que l'homme peut obtenir cette garantie si ce n'est que dans et par la nature ? C'est pourquoi dans *Le Capital* Marx considère le travail comme le principal médiateur entre l'homme et la nature. Ainsi, il souligne :

en tant qu'il produit des valeurs d'usage, qu'il est utile, le travail, indépendamment de toute forme de société, est la condition indispensable de l'existence de l'homme, une nécessité éternelle, le médiateur de la circulation matérielle entre la nature et l'homme (K. Marx, 1976, p. 46-47).

Il se dégage de cette phrase de Marx deux implications qui font toutes de l'homme un être inséparable de la nature. Par le travail, il doit être nécessairement en contact permanent avec la nature pour garantir sa subsistance, seule condition de sa survie. L'homme doit, par la nature, produire les conditions de son existence. Produire les conditions de son existence c'est, en d'autres termes, travailler en vue d'obtenir des produits de consommation qui constituent ses moyens de subsistance.

En outre, le résultat du travail de l'homme laisse toujours apparaître quelque part la marque de la nature. L'homme ne peut, ainsi, rien produire qui ne soit teinté du naturel. C'est pourquoi K. Marx (1976, p. 47) dit en ce sens que « si l'on en soustrait la somme totale des divers travaux utiles qu'ils recèlent (les valeurs d'usages), il reste toujours un résidu matériel, un quelque chose fourni par la nature et qui ne doit rien à l'homme ».

Ce qui revient à dire que dans l'acte de produire même où l'on pense que l'homme fait seulement usage de sa raison, il y a toujours l'empreinte de la nature. Le produit du travail de l'homme n'est pas que rationnel, il est aussi et avant tout naturel. L'usage de la raison dans l'activité productrice de l'homme est toujours accompagné de quelque chose venant de la nature, ce qui fait que dans *Le Capital* Marx refuse d'admettre le travail comme l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit ou de la richesse qu'il permet d'obtenir. En effet, dans la production des valeurs d'usages, que Marx considère d'ailleurs comme simple transformation ou simple changement de la forme de la matière, l'homme, le travailleur, « est encore constamment soutenu par des forces naturelles » (K. Marx, 1976, p. 47). Citant William Petty en ce sens, Marx dit que l'homme « est le père » de la richesse, et « la terre, la mère » (K. Marx, 1976, p. 47).

Pour Marx, en dehors même de l'objet de travail, un élément purement naturel et fondamental dans le procès de travail, le seul fait que l'homme fasse usage de sa force physique de travail dans le procès de production explique la naturalité de ses actes, donc de son être. Ainsi, selon Marx, les premiers rapports, ou le rapport originel, de l'homme à la nature sont des rapports non pas de connaissance ou de contemplation, non pas théoriques, mais « d'emblée pratiques, donc fondés par l'action » (K. Marx, 1976, p. 466).

Les premiers rapports de l'homme à la nature sont donc des rapports naturels définissant l'homme comme un être non pas pensant mais de besoin, non pas réfléchissant sur telle ou telle chose, mais préoccupé par les conditions de la garantie de la satisfaction de ses besoins vitaux. C'est ce que souligne K. Marx (1976, p. 406) en disant que « les hommes commencent, comme tout animal, par manger, boire, etc., donc non par être en rapport,

mais par se comporter activement, par s'emparer par l'action de certaines choses du monde extérieur et par satisfaire leur besoin de cette façon ». Marx conclut tout simplement qu'« ils commencent donc par la production » (K. Marx, 1976, p. 406).

Dans un article consacré à l'interprétation dumontienne (L. Dumont, 1977) de Marx, Serge Cantin (1991, p. 38) a bien rappelé la portée philosophique de cette thèse marxienne sur le rapport de l'homme à la nature. Pour lui, « ce qui est anthropologiquement et ontologiquement premier pour Marx, c'est la nécessité vitale, la vie et les moyens de la conserver, donc le travail ». Ce qui signifie qu'en tant qu'être de besoin, l'homme commence d'abord et avant tout par être affecté par la nature et les autres êtres naturels, à travers la production de sa vie. Or en l'homme, comme peut le témoigner F. Fischbach (2005, p. 34), « l'affection et la passivité sont premières », et ce sont elles qui impulsent l'activité humaine ; d'où un rapport pratique de l'homme à la nature qui fait de lui immédiatement une partie de la nature, un être de la nature.

Cela revient à dire qu'en tant que partie de la nature, l'homme ne peut pas s'empêcher de subir les effets produits sur lui par les autres parties de la nature. Ce qui rappelle d'ailleurs le mode fini spinoziste : « Nous pâtissons en tant que nous sommes une partie de la nature, qui ne peut se concevoir par soi sans les autres » (B. Spinoza, 1992, p. 349). C'est sans doute en ce sens que K. Marx (1972, p. 119) est amené à affirmer que « les sensations, les passions, etc., de l'homme ne sont pas seulement des déterminations anthropologiques au sens étroit, mais sont vraiment des affirmations ontologiques essentielles ».

Fischbach est parti de cette affirmation pour soutenir que c'est uniquement en tant que spinoziste que Marx peut soutenir le sens proprement ontologique des passions humaines dont la portée ontologique est qu'elles révèlent l'inscription de l'homme au sein de l'ordre commun de la nature auquel il ne peut aucunement faire exception. En conséquence, il donne une conclusion influencée par Spinoza, à l'approche marxienne de l'homme et de la nature :

Prendre les passions humaines au sérieux, les comprendre comme les effets produits sur une partie de la nature par les autres parties de la nature, et ainsi reconnaître la native servitude passionnelle des hommes en tant qu'êtres naturels et vivants, c'est en même temps admettre qu'une anthropologie véritable, c'est-à-dire naturaliste, conduit à une ontologie de la finitude essentielle (F. Fischbach, 2005, p. 594).

Seulement, on peut par ailleurs chercher à savoir ce que signifie véritablement chez Marx l'homme défini comme être de la nature ou comme une partie de la nature.

2. La signification chez Marx de la définition de l'homme comme être de la nature

L'homme comme être de la nature ne veut rien dire que ce que K. Marx (1972, p. 137) avait déjà dit de l'homme dès les *Manuscrits de 1844*, où il le définissait comme « un être objectif, naturel et sensible ». La définition de l'homme comme un être objectif se retrouve dans *Le Capital* où K. Marx (1993, p. 227) qui montre clairement que « l'être humain lui-même, considéré comme pure existence de force de travail, est un objet naturel, une chose, certes vivante et consciente de soi, mais une chose - et le travail proprement dit est la réification de cette force ».

Considérer l'homme comme un objet naturel revient à le considérer comme une chose dans la nature au même titre que les autres choses naturelles, comme un être dans la nature au même titre que les autres êtres naturels. C'est ce qui a amené Fischbach, en partant de Spinoza, à considérer l'homme marxien comme un mode fini parmi d'autres modes finis de la nature, de sorte qu'on peut dire de lui comme de l'homme spinoziste que « nous sentons qu'un certain corps est affecté de beaucoup de manières » (F. Fischbach, 1999, p. 95).

Cette situation de co-naissance, comme dit F. Fischbach (2009, p. 27), de « coappartenance » avec d'autres êtres naturels, avec la nature tout simplement, affecte l'homme. Il est affecté, souligne K. Marx (1972, p. 136), « en sa qualité d'être naturel, en chair et en os, sensible, objectif, pareillement aux animaux et aux plantes ». Ce qui, selon K. Marx (1972, p. 136) fait de

l'homme d'emblée un « être passif, dépendant et limité » vis-à-vis d'autres objets naturels ?

L'homme de Marx est donc un être objectif parce qu'il vit dans un rapport, précise F. Fischbach (2005, p. 87), « essentiel et nécessaire » à d'autres objets. Comme tout être vivant, l'homme marxien dépend, pour la garantie de sa subsistance ou de sa vie, d'autres objets qui existent réellement et objectivement autour de lui, extérieurs à lui. Ces objets naturels, l'homme marxien peut les trouver posés dans la nature comme il est posé lui-même ou se les approprier en les produisant pour se maintenir en vie.

Ainsi, ces objets naturels sont, comme dit K. Marx (1972, p. 136), « des objets indispensables, essentiels pour la mise en jeu et à la confirmation de ses forces essentielles ». Dans *Le capital*, K. Marx (1976, p. 136) reprend autrement cette affirmation en laissant comprendre que « les forces dont son corps est doué, bras et jambes, tête et main, il les met en mouvement, afin de s'assimiler des matières en leur donnant une forme utile à sa vie ».

En d'autres mots, Marx veut dire qu'être objectif, c'est être naturellement. Or dire que l'homme est ou vit naturellement, revient à affirmer sa nécessaire participation ou appartenance à l'être de la nature elle-même. Car comme K. Marx (1972, p. 137) l'affirme : « dire que l'homme est un être en chair et en os, doué de forces naturelles, vivant, réel, sensible, objectif, c'est dire qu'il a pour objet de son être, de la manifestation de sa vie, des objets réels, sensibles, et qu'il ne peut manifester sa vie qu'à l'aide d'objets réels, sensibles ».

Autant dire que l'homme et la nature se confondent. Ils le sont d'autant plus que l'homme ne peut rien entreprendre qui ne soit d'abord et avant tout conditionné par la nature en tant qu'elle est la garantie de sa vie productive, c'est-à-dire son être générique, celle de son espèce. C'est en ce sens que F. Fischbach (2005, p. 62) pense que l'activité productrice de l'homme qui n'est que vitale doit être considérée comme « l'attestation de l'unité de l'homme et de la nature en tant qu'unité processuelle médiatisée par l'homme ». K. Marx (1972, p. 62) défendait déjà cette idée dès les *Manuscrit de 1844* en stipulant : « dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est indissolublement liée

à la nature ne signifie pas autre chose sinon que la nature est indissolublement liée avec elle-même ».

Cette naturalisation de l'homme qui a retenu l'attention de Marx a bien été exprimée avant lui par celui qu'on tient généralement pour son plus proche précurseur philosophique, c'est-à-dire Feuerbach. Pour ce dernier en effet, cité par K. Marx (1972, p. 137), « l'objet auquel un sujet se rapporte par essence et par nécessité n'est rien d'autre que l'essence propre de ce sujet, mais objectivée ».

De ce point de vue, toute situation de remise en cause de cette dépendance de l'homme des autres objets de la nature est synonyme d'une perte pour lui de ces objets. Or toute l'analyse de Marx dans *Le Capital* s'emploie à montrer, voire à démontrer comment l'homme assiste impuissamment à la perte de ces objets dans le mode de production capitaliste.

Alors que par son premier acte, celui de produire les moyens de sa subsistance, l'homme est immédiatement connecté aux objets naturels, la production capitaliste, selon Marx, vient le séparer de ces objets. De ce fait, on assiste, comme le souligne F. Fischbach (2009, p. 151), à « la privation d'objectivité », à la « perte de l'objectivité, privation de la passivité » (2009, p. 156), qui n'est que l'équivalent de l'expression deleuzienne d'« une perte du monde » (1985, p. 224) ou la « rupture du lien de l'homme et du monde » (1985, p. 220).

Les concepts de fétichisme et d'exploitation, dans *Le Capital*, sont chargés de multiples formes de perte de l'objet auxquelles l'homme est soumis dans le mode de production capitaliste. Toutes les formes de perte de l'objet que produit et reproduit le mode de production capitaliste peuvent être traduites ou même regroupées en concept de « désobjectivation » employé par F. Fischbach (2009, p. 156) pour expliquer le concept marxien d'« aliénation » qui trouve son ample signification dans ce que dit A. Gorz (2008, p. 62) du mode capitaliste de production en soulignant que nos besoins « ne sont plus des besoins naturels, spontanément éprouvés, ce sont des besoins produits en fonction des besoins de rentabilité du capital ».

L'aliénation désigne chez Marx le fait que le moyen de subsistance d'un homme est celui d'un autre homme, que l'objet de besoin d'un homme est la possession inaccessible d'un autre homme, c'est-à-dire que l'homme assiste impuissamment à la dépossession de la dimension d'objectivité de son être. Chez Marx, en effet, le mode capitaliste de production est un processus de désobjectivation de l'homme, de rupture de l'unité de l'homme et de la nature, de privation de l'homme de ses besoins naturels, de dénaturation de l'homme. C'est sans doute cette thèse marxienne de l'unité de l'homme et de la nature qui fait dire à Jacques Aumètre (1988, p. 141-167) que « de toute façon, on ne saurait, dans le marxisme, analyser les processus sociaux, et notamment idéologiques, en ignorant l'action des hommes sur la nature et dans la société, en la traitant comme si elle était réductible au mouvement des choses. C'est cette dénaturation de l'homme provoquée par les rapports sociaux de production dans le mode de production capitaliste, qu'il faut comprendre la thèse marxienne de l'inséparabilité de l'homme et de la nature.

3. L'homme face à la nature

Ce n'est pas parce qu'il est une partie de la nature, un être de la nature, que l'homme s'assimile totalement à la nature. Il n'est pas complètement et exclusivement dépendant et passif au même titre que les autres êtres vivants. L'analyse du concept de travail dans *Le Capital* nous permet de comprendre cela. Marx y définit, en effet, le travail comme exclusivement humain :

Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement dans les matières naturelles ; il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté (K. Marx, 1976, p. 136-137).

Marx veut souligner ici la capacité qu'a l'homme, contrairement à l'animal, de s'approprier la nature en prédéfinissant son action sur elle. L'idée est déjà présente chez K. Marx (1968, p. 70) dès *L'Idéologie allemande* où il pensait qu'« on peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la

religion et par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence ».

Par l'acte de produire, l'homme n'est donc pas simplement un être passif comme les autres êtres de la nature. Par l'acte de produire que Marx tient pour exclusivement humain, l'homme atteste activement ses preuves d'être « un être générique » (K. Marx, 1972, p. 64). Être générique, c'est pour l'homme être capable de se reconnaître en tant qu'homme par le dédoublement de soi-même à travers l'objet produit, et donc de façon active et réelle dans un monde qu'il a lui-même créé.

Ce n'est donc pas seulement par la conscience ou de façon intellectuelle, comme l'ont toujours soutenu les philosophies du sujet, que l'homme peut reconnaître son essence d'être homme. « C'est là, note Fischbach, une différence de taille relativement aux théories idéalistes de la conscience, une différence sur laquelle Marx ne manque d'ailleurs pas d'insister dès les *Manuscrits de 1844* » (F. Fischbach, 2005, p. 58). K. Marx l'affirme sans ambiguïté :

Grâce à cette production, la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité. L'objet du travail est donc l'objectivation de la vie générique de l'homme : car celui-ci ne se double pas lui-même d'une façon seulement intellectuelle, comme c'est le cas dans la conscience, dans un monde qu'il a créé (K. Marx, 1968, p. 70).

Marx pense que l'homme, contrairement aux autres êtres vivants de la nature, ne se contente pas seulement des données de la nature, mais « façonne aussi d'après les lois de la beauté » (K. Marx, 1968, p. 70). Cette affirmation de Marx dans les *Manuscrits de 1844* s'apparente à ce qu'il dit des moyens de travail dans *Le Capital*.

En effet, nous pensons que la beauté dont parle Marx dans la transformation humaine de la nature dans les *Manuscrits de 1844* ne veut rien dire d'autre que les différences de manière dans la fabrication des moyens de travail d'une époque économique à l'autre qu'il évoque dans *Le Capital*. K. Marx (1976, p. 138) souligne clairement dans cet ouvrage que « ce qui distingue une époque économique d'une autre, c'est moins ce que l'on fabrique, que la manière de fabriquer les moyens de travail par lesquels on

fabrique. » Mieux encore, K. Marx (1976, p. 138) pense que « les moyens de travail sont les gradimètres du développement du travailleur, et les exposants des rapports sociaux dans lesquels il travaille ».

En d'autres mots, Marx veut dire qu'en fonction des moyens de travail on peut comprendre non seulement l'état du développement intellectuel de l'individu travailleur, mais aussi et surtout la nature des rapports sociaux dans lesquels il se trouve. C'est en ce sens qu'il considère, dans *Le Capital*, toute production comme immédiatement de l'autoproduction. De sorte qu'en agissant sur la nature en vue de la production de sa vie, l'homme s'autoproduit. « En même temps (...) qu'il agit, dit Marx, sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature, et développe les facultés qui y sommeillent » (K. Marx, 1976, p. 136).

L'idée d'autoproduction dans *Le Capital* est l'équivalente de celle d'« activation de soi » (1968, p. 98) dont parlent Marx et Engels dans *L'Idéologie allemande*. Mais dans *Le Capital* comme dans *L'Idéologie allemande*, l'autoproduction ou l'activation de soi se trouvent être entravées par les rapports de production qu'entretiennent les hommes entre eux à un certain stade de leur développement. C'est ce que Marx s'emploie à démontrer dans sa critique du mode capitaliste de production dans *Le Capital*. Il y analyse et révèle les contradictions du monde capitaliste de production par rapport à la nature de l'homme qui fait de lui au départ un être agissant, de par son activité. *Le Capital* tout entier est le lieu où Marx a longuement analysé et critiqué le développement contradictoire des forces productives dont l'activité de l'homme n'est que la forme achevée. Ce sont en effet, selon Marx, les rapports de production et les modes d'échange capitalistes qui correspondent, sinon qui conditionnent toujours les forces productives qui sont à la base de la contradiction, de la remise en cause de la nature active des hommes, de leur activation de soi. Ainsi, pour K. Marx :

tant que la contradiction n'est pas apparue, les conditions dans lesquelles les individus entrent en relation entre eux sont des conditions inhérentes à leur individualité ; elles ne leur sont nullement extérieures et, seules, elles permettent à ces individus [...] de produire leur vie matérielle et tout ce qui en découle (K. Marx (1968, p. 98).

En d'autres mots, dans la production naturelle de leur vie les hommes entrent en rapport entre eux, et les conditions de ces rapports sont les conditions de leur activation de soi, de l'autoproduction. C'est le « procès de travail » qui constitue pratiquement l'opération de production par laquelle l'homme se met en contact directe avec la nature. « Voici les éléments simples dans lesquels le procès de travail se décompose : 1. activité personnelle de l'homme, ou le travail proprement dit ; 2. objet sur lequel le travail agit ; 3. moyen par lequel il agit » (K. Marx, 1968, p. 137). K. Marx (1968, p. 138) le considère comme le lieu où « l'activité de l'homme effectue (...) à l'aide de moyens de travail une modification voulue de son objet ».

Autrement dit, par son activité de production l'homme ajoute quelque chose de soi à la nature. Pour Marx, c'est là où réside « l'avantage que l'homme a sur l'animal » (1968, p. 138), celui de pouvoir transformer à sa guise la nature, celui d'être capable de reproduire toute la nature. « L'animal, précise Marx, ne se produit que lui-même, tandis que l'homme reproduit toute la nature » (K. Marx, 1968, p. 138).

L'expression « toute la nature » a ici la signification de la totalité de la nature ou de la nature entière et laisse comprendre que l'homme, par son activité, est capable d'atteindre le tout de la nature. Ce qui est une marque de spécificité de la production humaine dans et par la nature relativement aux autres espèces de la nature.

C'est en ce sens que F. Fischbach (2005, p. 61) pense qu'« il n'y a (...) rien dans la nature que le travail humain ne puisse transformer et qu'il ne puisse s'approprier, dont il ne puisse faire le matériau d'une production jusqu'ici inédite ». D. Schmidt (1994, p. 44) dit la même chose en pensant que chez Marx toute la nature est « un moment de la *praxis* humaine ». En ce sens où l'homme est capable de s'approprier la nature dans sa totalité, ces auteurs ne disent pas autre chose que ce que Marx dit déjà dans *Le Capital* lorsqu'il pense que la nature entière devient un organe de l'activité de l'homme, un organe qui s'ajoute donc à ceux de son propre corps biologique. Pour F. Fischbach (2005, p. 14),

On objectera certainement, dit que si l'aliénation est la perte d'objectivité d'un être objectif, elle n'a rien de proprement humain, puisque tous les êtres de la nature sont des êtres objectifs et que tous peuvent se voir soustraits leurs objets propres. Sauf que les hommes sont, pour Marx, des êtres plus objectifs que les autres (ce qui introduit une différence de degré et non de nature) : 1. Parce que, en raison de leur conformation corporelle spécifique, ils peuvent nouer davantage des rapports à l'objectivité ; 2. Parce qu'ils ne se contentent pas de trouver les objets de leurs besoins, mais les produisent ; 3. Parce qu'ils produisent des objets essentiels même et surtout en dehors de tout besoin immédiat ; 4. Parce qu'ils sont les seuls (par la connaissance) à pouvoir entrer en relation avec le tout de la nature objective.

Cette idée est présente dans la pensée de Marx dès les *Manuscrits de 1844* où il dit que « la nature, c'est-à-dire la nature qui n'est pas elle-même le corps humain, est le corps non-organique de l'homme » (K. Marx, 1972, p. 62).

Aussi, c'est ce que Marx voudrait dire lorsqu'il écrit dans *L'Idéologie allemande* que « les communistes traitent-ils les conditions créées par la production et le commerce avant eux comme des facteurs inorganiques » (K. Marx, 1968, p. 97) ; tout comme quand il pense dans les *Grundrisse*, d'ailleurs plus proches du *Capital*, que, « de même que le sujet qui travaille est individu naturel, existence naturelle, [de même] la première condition objective de son travail apparaît comme nature, comme terre, comme son corps non-organique » (K. Marx, 1980, p. 425).

« Inorganique » ou « non-organique » est, pour Marx, quelque chose qui constitue un prolongement du corps organique de l'homme, ce avec quoi l'homme fait en quelque sorte corps dans le déploiement même de son activité propre. Ainsi, traiter les conditions engendrées par la production humaine antérieure à nous comme des conditions inorganiques de notre propre existence, c'est les considérer comme des conditions que notre existence prolonge ou qui trouvent leur prolongement en elle. C'est donc les traiter comme quelque chose que nous avons la capacité de maîtriser, comme des conditions dont nous pouvons disposer. Ces conditions s'imposent à nous comme un donné naturel radicalement indépendant de nous et extérieur à nous.

L'appropriation par l'homme de la nature concourt à expliquer que la naturalité de l'homme n'est pas à confondre avec celle des autres êtres vivants. Être naturel pour l'homme ne veut pas dire absence de choix dans

l'activité de production de sa vie. L'activité productrice de l'homme porte l'empreinte d'un être vivant certes naturel, mais capable de manipuler la nature selon sa convenance.

L'homme marxien ne se contente donc pas comme l'animal de sa situation d'être naturel pour ne rien entreprendre qui ne puisse changer quelque chose à son être générique, à sa nature d'être homme. Pour comprendre la situation à la fois de passivité et d'action de l'homme dans son rapport à la nature, il faut savoir, comme souligne M. Savadogo (2012, p. 20), qu'« originairement, l'homme se heurte d'abord aux êtres qu'il trouve devant lui et s'emploie à les soumettre pour parvenir à assurer sa conservation ».

Conclusion

Il s'est agi, à travers ce texte, d'actualiser la thèse marxienne de l'inséparabilité de l'homme et de la nature. On retient que cette thèse est l'occasion non seulement pour Marx de montrer toute la valeur de la définition de l'homme comme être de la nature, mais aussi et surtout de la remise en cause de celle-ci par le mode de production capitaliste. Dans ce contexte, l'homme perd ce statut avec la perte des objets censés lui garantir son lien avec la nature, avec soi-même. Par cette thèse donc, Marx veut que l'on mesure la gravité de la contradiction qui caractérise les rapports sociaux de production dans le mode de production capitaliste. Ce sont des rapports qui engendrent chez l'homme la perte pour soi de la nature, de son être.

Références bibliographiques

AUMETRE Jacques, « Habermas et Althusser : critique de l'idéologie scientiste et critique de l'humanisme idéologique », in *Philosophiques*, vol. 15, n° 1, 1988, p. 141-167, <http://id.erudit.org/iderudit/027040ar>, (consulté le 24/05/2023).

CANTIN Serge, 1991, « L'homme de Marx est-il un sujet individuel ou un être social ? À propos de l'interprétation de Marx par Louis Dumont », in *Philosophiques*, vol. 18, n° 1, p. 27, <http://id.erudit.org/iderudit/027140ar> (consulté le 24/05/2023).

DUMONT Louis, 1977, *Homo qualis. Genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard.

DELEUZE Gilles, 1985, *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, Minuit.

FISCHBACH Franck, 2009, *Sans objet. Capitalisme, subjectivité et aliénation*, Paris, J. Vrin.

FISCHBACH Franck, 2005, *La production des hommes. Marx avec Spinoza*, Paris, PUF.

GORZ André, 2008, *Ecologica*, Paris, Galilée.

MARX Karl, 1976, *Le Capital. Critique de l'économie politique*, 3 vol., Livre premier, Trad. Joseph Roy, Livre deuxième, Trad. Erna Cogniot, Cohen-Solal et Gilbert Badia, Livre troisième, Trad. Cohen-Solal et Gilbert BADIA, Paris, Éditions Sociales.

MARX Karl, 1993, *Le Capital*, Livre I, Trad. J.-P. LEFEVRE, Paris, PUF.

MARX Karl, 1972, *Manuscrits de 1844*, Trad. Émile BOTTIGELI, Paris, Éditions Sociales.

MARX Karl, 1980, *Manuscrits de 1857-58 - « Grundrisse »*, tome 1, Trad. collective sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions sociales.

MARX Karl, ENGELS Friedrich, 1968, *L'Idéologie allemande*, Trad. H AUGIER, G. BADIA, J. BAUDRILLARD, R. CARTELLE, Paris, Éditions Sociales.

RAULET Gérard, 1982, *Humanisation de la nature-naturalisation de l'homme. Ernst Bloch ou le projet d'une autre rationalité*, Paris, Klincksieck.

SAVADOGO Mahamadé, 2012, *Penser l'engagement*, Paris, L'Harmattan.

SCHMIDT Dont, 1994, *Le concept de nature chez Marx*, Trad. Jacqueline BOIS, Paris, PUF.

SPINOZA Baruch, 1999, *Éthique II*, Trad. B. PAUTRA, Paris, Seuil.